

## **Le roman de Vincent (ou Que dit Vincent de la création)**

*essai romancé sur la vie et la mort de Vincent Van Gogh, peintre novateur*

Xavier HIRON

(neuvième fichier, état au 27/02/2024)

## Un essai romancé

# Le roman de Vincent

*(vie et mort d'un peintre novateur)*

Comme le prétend depuis environ une vingtaine d'années le critique d'art Louis Barbier déjà cité plus haut : sont-ce là les paroles d'une personne qui s'apprête à se trancher l'oreille ? En comparaison du récit traditionnel que l'histoire a retenu jusqu'ici, il semble qu'il y ait une chose au moins qui, quelque part, ne *collerait* pas. Examinons donc les faits dans leur entier. Car nous avons à faire face à une première hypothèse : puriste à l'extrême (ce qui fait partie intégrante de son talent), Vincent est capable de s'autopunir ; y compris en portant atteinte à sa personne. On l'a vu avec l'affaire Kate Voss, lorsque Van Gogh a tenté de faire pression sur son entourage en menaçant de se brûler la paume de la main. On pourrait aisément imaginer une situation identique durant laquelle Vincent, à bout d'argument (ce n'est pas un grand parleur), aurait voulu prouver dans un élan irraisonné la conviction qu'il porte dans le bien-fondé de son atelier. Nous aurions donc affaire à un premier signe de dérèglement : c'est sur ce point que se fonde la vision commune.

Mais à l'origine, de quoi s'agit-il ? Nous voyons que Gauguin, arrivé à Arles depuis moins de deux mois, a émis par écrit auprès

## Un essai romancé

de Théo (et non directement à Vincent), l'information qu'il s'apprêterait à partir. C'est en réponse à cette information que lui rapporte son frère que Vincent émet le billet étonnamment laconique, froid, d'apparence rationnelle – mais preuve potentielle de son immense colère intérieure -. Bien, jusque-là, les éléments paraissent concordants. Mais il faut rajouter un élément psychologique majeur : Vincent garde instamment au fond de lui son idéal altruiste d'homme d'église. Il aime tant l'humain, souhaite tant le protéger - quitte à se nuire lui-même -, qu'il n'hésite pas à garder par-devers lui des faits qui pourraient paraître compromettants pour autrui. Or son premier réflexe, lorsqu'il redevient apte à correspondre avec son frère (soit exactement une semaine après l'incident – relativement rapide, si l'on considère son état, décrit médicalement tel un « délire furieux » (ne serait-ce pas plutôt un état de choc ?) – est d'ajouter un billet à destination de Gauguin : « Je profite de ma première sortie de l'hôpital pour vous écrire deux mots d'amitié bien sincère et profonde. » Ces mots sans calcul peuvent proposer deux lectures : soit Vincent, conscient de l'énormité de son geste, exprime son espoir que, pour l'avenir de leurs relations (qui effectivement continueront épisodiquement), celui-ci pourra être effacé ; mais alors, pourquoi n'exprimera-t-il jamais ses remords express et ne formulera-t-il aucune demande de pardon ? C'est là que commence à intervenir la seconde hypothèse : Vincent y exprimerait à mots couverts le pardon que lui-même accorderait à Gauguin.

Car que sait-on des circonstances exactes du drame et de leurs très importantes conséquences ? Revenons légèrement en arrière pour découvrir ce qui est relaté de la scène tragique du 24 décembre. Les seules sources connues émanent toutes du

## Un essai romancé

principal intéressé, c'est-à-dire de Paul Gauguin lui-même. Or il émet son témoignage public (*Avant et après*) en 1903 seulement ; soit 12 ans après les faits... Mais surtout, dit-il, il le rédige pour faire taire des rumeurs incessantes (faire « cesser une erreur qui a circulé dans plusieurs cercles » (sic)). Ce qui signifie bien que des personnes de l'entourage des deux peintres ne croient pas toutes en la version de l'incident qui en a été donnée. On aurait quelque chose à cacher qu'on ne s'y prendrait pas autrement. Car le fait certain, dans cette affaire, est que le peintre Gauguin, contrairement à Vincent, personnage tout aussi passionné qu'impulsif, est un être froid et calculateur. Il est venu à Arles pour des raisons uniquement économiques et parce que, dit-il, Théo Van Gogh le *lancera* sur le marché. En tout cas, c'est à l'époque ce qu'il veut que l'on en dise.

Au moins, ce que Gauguin a écrit à Théo est sans ambiguïté : entre Vincent et lui, il y a incompatibilité d'humeur, pouvant *présager* des troubles. Mais du seul point de vue de Van Gogh, il est clair que ce jugement est ressenti telle une trahison. Psychologie que van Rappard a lui aussi bien cernée en écrivant (toujours cité par Georges Charensol) : « Ce que Vincent voulait, c'était un art grandiose et sa lutte gigantesque pour l'exprimer devait, à mon avis, miner n'importe quel artiste. Je ne crois pas qu'un seul tempérament puisse résister à cette tension sentimentale et nerveuse, constamment prête à se rompre. » Il y a donc bien deux thèses qui s'opposent ; deux attitudes tranchées ; mais qui, à bien y regarder, s'interpénètrent.

Par contre, ce que soutient Gauguin sur le moment ne paraît pas entièrement crédible. Suite à une première altercation qui aurait eu lieu la veille, soit dans la journée du 23 décembre (noter que Gauguin fait alors intervenir l'élément alcoolique en prétendant

## Un essai romancé

que Vincent lui aurait jeté son verre d'absinthe au visage, ce qui n'est pas totalement impossible), il témoigne que Vincent l'aurait agressé dans la rue avec un rasoir ; si bien qu'il serait allé dormir à l'hôtel. En clair, il se pose en victime et n'est pas physiquement impliqué dans le drame, lequel aurait eu lieu *seul* dans l'intimité isolée de la maison jaune. Mais alors, cela exclurait sur-le-champ le mobile de la pression psychologique s'il n'y a pas eu de témoin... D'ailleurs, à l'époque, il existera deux versions distinctes des lésions observées : l'une minimisant l'impact à la seule section du lobe (source à préciser) ; l'autre incluant le pavillon dans son entier « au ras de la tête ». Ce qui semble correspondre à la description médicale qu'en fera le docteur Rey qui le soignera le lendemain. « Un médecin m'a dit que le coupe-choux a dû glisser comme dans du beurre. C'est une scène d'automutilation *dont on ne connaît aucun autre exemple* » précise le rapport d'expertise.

Trop d'illogismes ? Il nous faudrait alors rechercher une autre hypothèse. Or celle-ci est incluse dans les échanges mêmes que Vincent entretient avec celui qu'il vénère comme un maître en peinture. En guise d'entame, il commence par lui faire un léger reproche amical (suite de la lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1889, déjà citée) : « Dites, le voyage de mon frère Théo était-il donc bien nécessaire, mon ami ? » Autrement dit : Gauguin aurait pu, s'il l'avait voulu, gérer cette affaire autrement. Il poursuit : « Maintenant au moins, rassurez-le tout à fait et vous-même, je vous prie, ayez confiance qu'en somme aucun mal n'existe dans ce meilleur des mondes où tout marche toujours pour le mieux. » Ce qui, très certainement, doit être lu comme : maintenant, prenez vos responsabilités et dites vous-même que la raison initiale n'en est pas un acte de folie (mais, a minima - nous le

## Un essai romancé

verrons en détail plus loin -, un accident), et il ne vous en sera fait aucun reproche. Argument renforcé par ce qui suit : « Alors je désire que vous disiez bien des choses de ma part au bon Schuffenecker (le mentor de Gauguin), *que vous vous absteniez jusqu'à plus mûre réflexion faite de part et d'autre de dire du mal de notre pauvre maison jaune* (– ce qui, là encore, sous-entend que Vincent implore Gauguin de ne pas colporter de fausses informations qui pourraient lui être personnellement nuisibles -), que vous saluiez de ma part les peintres que j'ai vu à Paris (référence à un cercle à identifier ?). Je vous souhaite la prospérité (...). »

D'où l'hypothèse contradictoire suivante : au vu de la nature de sa blessure franche et nette, Vincent n'aurait pas pu se la faire lui-même. Si elle a été faite par un tiers, le seul autre protagoniste de l'affaire ne peut être que le sieur Gauguin en personne. Comment ? Il se trouve que, là encore, Vincent fournit un élément probable de réponse ; peu de temps après son départ un peu précipité, Gauguin demandera que Vincent lui fasse rapatrier ses équipements d'escrime qu'il avait soigneusement *cachés* avec ses affaires de peinture. Serait-ce donc un jeu anodin qui aurait mal tourné ? Ou pire encore : une manière de règlement de compte ? Continuons d'observer les autres éléments que nous avons à notre disposition : Vincent glisse immédiatement le pavillon sectionné dans une enveloppe (d'autres sources parlent d'un papier journal) pour l'apporter à une jeune fille de la maison close qu'il fréquente – parfois nommée Gaby, d'autres fois Rachel (mais d'où provient cette profusion étrange de sources ?) dont on dit qu'elle n'est pas elle-même une prostituée, mais seulement une aide-servante. La raison naïve n'en serait-elle pas alors : instinctivement, Vincent aurait-il cherché la seule personne

## Un essai romancé

disponible qui, un soir de Noël (retenez bien cette date, elle pourrait aussi avoir son importance !) aurait pu tenter de la lui recoudre ? Malheureusement, la pauvre, fortement émotionnée à la vue de l'appendice sectionné, se serait bien évidemment évanouie.

Deux autres faits viennent se surajouter à la situation ainsi décrite : c'est au cours de cette semaine délirante que Théo annonce à son frère qu'étant fiancé, il va donc bientôt se marier. Une interrogation quand même : n'ayant pas vu l'échange en question, je ne saurais dire si l'annonce du départ de Paul Gauguin est exactement concomitante de celle d'un mariage (même lettre ?) ; ou bien si cette dernière nouvelle arrive a posteriori, puisque Vincent n'en parlera lui-même que dix jours plus tard. L'autre fait est la pratique avérée de l'escrime par Gauguin à Arles même. Il demandera en effet la restitution de ses gants et masques moins de trois semaines après son départ, ustensiles que Vincent lui renverra effectivement quelque temps plus tard (voir sa lettre du 2 mai). Que faut-il provisoirement conclure de ce contexte : que Vincent soit perturbé, cela est un compte. Qu'il commence à subir les effets d'un délabrement psychique dû à la fois à la tension extrême qu'il s'impose pour créer et aux symptômes cumulatifs de sa syphilis et d'un excès de boisson, cela n'est aucunement à remettre en question. Pour autant, sa brève insertion dans le microcosme parisien de l'art a laissé des traces, et nous verrons par la suite qu'elles sont bien plus profondes qu'il n'y paraît. Mais pour l'heure, contentons-nous de concevoir que deux hypothèses s'affrontent et reprenons tranquillement le cours de notre récit, guidé par l'éclairage souvent lumineux qu'en donne lui-même Vincent.

## Un essai romancé

On sait que Gauguin envoie un télégramme à Théo le matin même, lui demandant de venir à l'hôpital d'Arles où il a fait transporté son frère, tandis que lui repart, presque tranquillement, semble-t-il, pour Paris. Un peu comme un voleur, à vrai dire... Cependant, dès le 29 décembre, Vincent, qui a perdu beaucoup de sang – une artère ayant été sectionnée, ce qui confirme qu'il ne s'agit pas que du lobe – et est de fait interné en cellule de décompression, est autorisé à fréquenter la salle commune. Il rentrera une première fois dans son atelier dès le 1<sup>er</sup> janvier, déjà considéré comme guéri. Dans la lettre qu'il adresse à son frère ce même jour, sa première intention est de dire qu'il va bientôt se remettre à peindre. C'est seulement à cette occasion qu'on apprend qu'il est au courant des fiançailles de son frère (il a pu lui en parler lorsqu'il est descendu le voir à l'hôpital), sans pour autant mentionner les circonstances de l'annonce. Par ailleurs, il se soumet docilement au protocole de soins, devant rentrer régulièrement à l'hôpital pour faire refaire ses pansements. Le 2 janvier, il réitère les mêmes mots : à savoir qu'il n'a cessé de penser à Gauguin et qu'il le supplie de lui écrire.

Rentrant de nouveau chez lui dès le 7 janvier, il demande pardon à son frère, tout en précisant qu'il est *probablement* la cause première de son état... Drôle de libellé. Le médecin Félix Rey vient avec deux collègues (probablement des psychiatres) examiner ses peintures ; mais tous semblent rassurés par les détails techniques qui leur donne. Puis immédiatement, Vincent formule des vœux pour la réussite du rapprochement de Théo avec Johanna (qui sont en réalité fiancés depuis le printemps et le voyage de Théo à Amsterdam, ce que Vincent sait déjà), avant de recentrer son intérêt sur de nouvelles gravures de Delacroix. Il

## Un essai romancé

mesure que Gauguin, en rentrant à Paris, a probablement trouvé sa voie, car il commence à y percer et il ose espérer que l'incident fasse désormais partie du passé.

Auprès de sa sœur et de sa mère, il minimise, bien sûr, la portée de l'incident, et se dit prêt à reprendre doucement la peinture dès le 8 janvier. Curieux de nature, il dit avoir suivi la vie au sien de l'hôpital avec un grand intérêt. Puis il parle de lui en des termes qui ont fait couler beaucoup d'encre, évoquant une « simple toquade d'artiste ». En cette période où il se retrouve à nouveau seul, l'attentionné facteur Roulin lui est d'une aide précieuse. Mais il est clair que les événements se concentrent : Johanna lui envoie leur faire-part de fiançailles – en réalité de mariage, qui aura lieu trois mois plus tard) ; ce qui signifie qu'un voyage de bienséance en Hollande devient inévitable (et Vincent précise que cet événement majeur concernant la vie son frère est pour lui et depuis longtemps espéré). Vincent passe de longues heures à s'entretenir avec le Docteur Rey, qui doit vouloir s'assurer que la stabilité psychique retrouvée de Vincent est bien pérenne ; mais, en même temps, on perçoit nettement que le médecin est intellectuellement intéressé par la personnalité de l'homme Van Gogh, au point de discuter ensemble de *La leçon d'anatomie* de Rembrandt.

Par Théo, Vincent apprend que Gauguin a toujours pour idée de rejoindre les tropiques, ce qui au fond le réjouit. Ajoutant seulement : « C'est là pour lui le droit chemin. Je vois clair dans son plan et l'approuve de grand cœur. Naturellement, je le regrette ; mais tu conçois que, pourvu que ça marche bien pour lui, c'est tout ce qu'il me faut. » Puis revenant sur l'épisode de leur vie commune, il précise qu'un des différents venait, selon lui, de ce que Gauguin est un flambeur qui ne se sentait pas investi

## Un essai romancé

des charges collectives – ce qui n'est pas en soi difficile à croire -. Et surtout, il veut absolument éviter que Gauguin répande le bruit d'un génie créatif de Vincent qui serait de nature malade ; ce qui ne correspond pas à la réalité. Cependant, le désagrément du moment s'avère que le propriétaire de la maison qu'il a intégralement remis à neuf, le croyant durablement fou, a promis le bail à un commerçant tabagiste du cru ; ce en quoi consiste probablement la cause première de la cabale qui ne va pas tarder à se monter contre lui. Comment s'en étonner, d'ailleurs, concernant un homme étrange, renfermé et asocial, à l'activité peu compréhensible pour le commun des mortels... Bref, les ennuis de voisinage, pour lui, ne font que commencer.

Inévitablement, dès le 17 janvier, Théo demande à Vincent de revoir son train de vie. Aussi, Vincent en fait-il le bilan pour le mois écoulé : « Dans tous les cas, cela a été lamentable tout à fait (...). Mais que veux-tu, c'est malheureusement compliqué de plusieurs façons, mes tableaux sont sans valeur ; ils me coûtent, il est vrai, des dépenses extraordinaires, même en sang et cervelles peut-être parfois. » Car pour le mois en cours, son séjour à l'hôpital ayant occasionné des frais, il est déjà à sec le 10 du mois courant et ne recevra un nouvel acompte que le 17. Il a donc jeuné quasi intégralement durant sept jours, alors qu'il a pour consigne de ne pas rester anémié : pas idéal pour se refaire une santé. Le docteur Rey lui confirme que son état de crise était bien lié à un choc émotionnel, et tout porte Vincent à croire qu'il n'est pas réellement fou. Mais il admet ses angoisses : « Il n'y a donc pas, cette fois non plus (...), aucun mal plus grave qu'un peu plus de souffrance et d'angoisse relative. (...) Mais je me sens faible et un peu inquiet et craintif. »

## Un essai romancé

Certes, son incident a causé à autrui des dépenses inconsidérées ; mais c'est alors que Vincent tance vertement l'attitude de Gauguin en ces termes : « Les dépenses ainsi faites sont-elles inférieures à 200 francs ? Gauguin prétend qu'il a fait là des manœuvres magistrales ? Ecoutez (s'adressant conjointement à Gauguin, par l'intermédiaire de Théo), je n'insiste pas d'avantage sur l'absurdité de cette démarche, *supposons* que moi j'étais tout ce qu'on voudra d'égaré, pourquoi alors *l'illustre copain n'est-il pas plus calme ?* » On sent qu'un bras de fer d'influence à distance est alors en train de se nouer ; quel en serait l'enjeu véritable ? Mais cette lutte ne va pas s'arrêter là, et la suite devient édifiante ; protestant de leur bonne foi fraternelle et de leur honnêteté, Vincent ajoute : « Si cela est au-dessous des prospectus grandioses d'associations d'artistes qu'il (Gauguin) a proposé et auxquels il tient toujours en façon que tu sais, si cela est au-dessous de ses autres châteaux en Espagne – pourquoi alors ne pas le considérer comme irresponsable des douleurs et dégâts qu'inconsciemment tant à toi qu'à moi il aurait pu dans son aveuglement nous causer ? » Pour faire court, Gauguin tente de rejeter toute responsabilité sur Vincent du fait de son état de faiblesse ; ce que conteste formellement Vincent. Sans pour autant s'autoriser à porter publiquement sa version des faits.

Naturellement, Vincent juge la conduite de Gauguin déplacée et totalement irresponsable ; car en guise de dédommagement (pour quoi, on se le demande ?), Gauguin demande ni plus ni moins qu'un tableau des fameux tournesols de Van Gogh, alors que ce dernier, prodigue, lui en a déjà donné deux exemplaires. Holà, il va falloir jouer serré ! Pour autant, Vincent ne développe aucune animosité fondamentale vis-à-vis de Gauguin, aussi étrange qu'il puisse considérer son comportement. Il peint deux

## Un essai romancé

natures mortes : l'une sur la chaise vide de Gauguin ; l'autre sur sa chaise vide de paille tressée. Puis tous ces événements l'amènent à penser que le mouvement impressionniste, qu'il pense être sur le déclin, va bientôt disparaître avec les hommes qui l'ont créé. Et Gauguin est désormais perçu tel *un petit Bonaparte remontant gaillardement à l'assaut de Paris*. Tandis qu'il est lui-même déterminé à ne rester *armé* que de sa brosse et de sa plume : édifiant, non ? Tout cela pour enfin en venir à l'essentiel : « A grands cris, Gauguin m'a néanmoins réclamé dans sa dernière lettre « ses masques et gants d'armes », *cachés* dans le petit cabinet de ma petite maison jaune. Je m'empresserai de lui faire parvenir par colis postal ces enfantillages-là. » En d'autres termes : si Gauguin est à ce point fébrile, c'est qu'il s'est aperçu a posteriori qu'il a oublié d'emporter des preuves matérielles de son équipement d'escrime ; aurait-il peur qu'elles finissent par se retourner contre lui ?

Puis Vincent correspond avec l'ancien assistant de Théo, rentré en Hollande. Le dénommé Koning n'étant pas au courant des derniers événements, sans jamais mentionner l'acte – et, de fait, évitant d'avoir à justifier s'il en est l'auteur ou non -, voici comment Vincent décrit les incidences de sa *montée au cerveau* : « En ce qui concerne les causes et les suites de la maladie en question, le mieux que nous ayons à faire c'est de laisser débattre *par les professeurs hollandais de catéchisme* la question de savoir si je n'ai pas été fou, ou bien (grâce à une présomption ne consistant en rien de moins qu'une espèce de maquette de sculpteur) si j'ai été considéré comme fou, ou si je le suis encore. Sinon, si je l'étais avant ce moment-là ; si je ne le suis pas (encore) au jour d'aujourd'hui, ou si je vais le redevenir. »

## Un essai romancé

Il s'en remet donc, par dérision sans doute, à l'exégèse des docteurs en religion : d'où il considère que c'est plus une affaire de morale publique (ragots) que de médecine. Et il note par ailleurs, forces descriptions à l'appui, que ses qualités de peintre n'en sont nullement altérées. Nous verrons en effet que les déformations plastiques ultérieures, soit les plus remarquables, ont une autre origine.

Puis le 19 janvier, Vincent mentionne qu'il a reçu une lettre de Gauguin lui demandant directement, et avec insistance, ses masques et gants d'armes ; ce qui confirme que Gauguin est parti avec les fleurets qui vont avec et que les accessoires sont probablement un oubli – ou peut-être espérait-il pouvoir les récupérer le lendemain du drame et qu'il en aurait été empêché par l'attroupement et la mise sous scellés de la maison ? De retour à Paris, Gauguin a déjà dilapidé le produit de la vente de ses tableaux... Pour autant, Vincent exprime aimer suffisamment Gauguin pour envisager de cohabiter de nouveau avec lui, si celui-ci souhaitait revenir. Quelle force de caractère ! A titre de comparaison, le facteur Roulin vit avec une famille de trois enfants sur la base d'un salaire de 135 francs mensuel. Ce qui veut dire que Gauguin (et a fortiori Vincent lui-même, au cours de sa vie d'artiste), avec 150 à 200 francs mensuels, ont touché des pensions plus que confortables ! Cependant, du fait des aléas de déplacements, un mandat s'est égaré, ce qui a constitué un contretemps plutôt malvenu, eut égard aux frais imprévus du mois de janvier 1889, soit un an et demi avant l'échéance.

Puis Vincent aborde de nouveau la question de la valeur de son travail. Nous avons déjà signalé combien le fait de n'avoir jamais vendu qu'une seule toile durant sa carrière est en soi une légende qui résulte du fait que Vincent passe son temps à se

## Un essai romancé

plaindre que sa peinture ne se vend pas suffisamment et que, par conséquent, elle n'aurait aucune valeur. Mais tous les artistes modernes geignent en permanence de la sorte et de manière plus ou moins justifiée. En cela réside la spécificité du rapport aux marchands... Or Théo est, au sens propre du terme, son manager : c'est lui qui tient les ficelles de la bourse. De facto, il surveille les sorties (charges), sans pour autant rendre compte des rentrées correspondantes, sauf à titre exceptionnel. Et au final, ce sera Vincent lui-même qui dépassera ce point ; d'une part, en associant immédiatement Johanna à son frère Théo en tant que bénéficiaire de plein-droit du produit de ses (futures) ventes ; et là, il ne sait pas à quel point cette remarque prémonitoire sera fondée ! Ensuite, en évoquant sans détour la valeur marchande de ses toiles récentes ; il dit en effet : « J'ai veine et déveine dans ma production, mais non pas *seulement* déveine. Si par exemple notre bouquet de Monticelli vaut pour un amateur 500 francs et il les vaut, alors j'ose t'assurer que mes tournesols pour un Ecossais ou Américain (valent) 500 francs aussi. »

Soit un changement radical de discours. Il est vrai que Vincent a subi un véritable choc. Au demeurant, Vincent admet avoir vécu *un moment de maladie* (ce sont ses termes). Et assure éprouver du remord pour la peine qu'il a pu causer... tout en précisant *involontairement* (là c'est moi qui souligne). Mais il dit aussi que c'est dans la nature des artistes de comploter entre eux : « Ils ne sont pas de mauvaise foi, mais c'est là une chose sans nom et un de leurs défauts d'enfants terribles. » Si jamais l'on admet que Vincent ne dit pas ici toute la vérité, commencer à évoquer la chose, cela, a minima, revient à aborder une possible guérison. Cependant, cette chose incompréhensible étant passée, seule la

## Un essai romancé

réussite du mariage de Théo, qu'il ne peut entrevoir que dans la durée, compte désormais pour lui, car il représente un modèle auquel il tient. Ce faisant, lucide à l'extrême, Vincent se dit prêt à faire des concessions : « Ecoute, maintenant si, vis-à-vis de ta femme, il serait peut-être bon que de temps à autre il y eût un tableau de chez moi chez les Goupil, alors je laisserai là ma vieille dent que j'ai contre eux de la façon suivante : j'ai dit que je ne voulais pas y revenir avec un tableau trop innocent. Mais si tu veux, tu peux y exposer les deux toiles de tournesols. Gauguin sera content d'en avoir une, et j'aime bien faire à Gauguin un plaisir d'une certaine force. Alors, il désire (l')une de ces deux toiles, eh bien ! j'en referai une des deux, celle qu'il désire (...). Mais je te conseillerais de les garder pour toi (il parle des deux originaux), pour ton intimité de ta femme et de toi. »

Vincent veut cependant rester autant intègre que possible : si vente par l'intermédiaire des successeurs de la maison Goupil il y a, ce sera par l'entremise de Théo, qui fondamentalement représente ses intérêts, et pas personnellement. Et pour lui, il en devient presque naturel qu'après la période de pauvreté relative qu'ils ont vécue ensemble, en apôtres, précise-t-il, Théo puisse songer à la fortune de sa future postérité. Vincent se dit en fait tout étonné de se remettre aussi facilement *de s'être cassé la tête cérébralement*. Il écrit lui-même à Gauguin pour l'informer qui lui enverra au moins une toile de ses tournesols. Et enfin seulement, il admet être victime *d'hallucinations insupportables* ; mais qui, pour l'heure, ont cessé avec le traitement. Or sa vraie et unique thérapie, on le comprend, est la reprise de sa peinture. Cette transition ouvre le début de sa période dite de rémission ; même si celle-ci sera entrecoupée de sombres et cruelles rechutes.

## Un essai romancé

Le commissaire central de la police lui fait une visite amicale et pleine de prévenance ; bien évidemment, dans le but que l'autorité publique s'assure que tout est bien rentré dans l'ordre. S'apprêtant à payer son loyer, Vincent sait qu'il devra négocier âprement une prolongation de bail tacite. Comme on lui a préconisé de se distraire l'esprit, il va au théâtre des Folies arlésiennes où l'on joue une Pastorale de circonstance, et le résultat est immédiat : le soir même, il dort pour la première fois depuis l'incident sans éprouver de cauchemars violents. De plus, il garde de l'humour en plein, parlant de se faire faire une oreille en papier mâché ! Enfin, tentant de définir la folie névrotique des artistes, il assure que Gauguin est aussi fou que lui. Vincent reçoit d'ailleurs une lettre très amicale de sa part, au moment même où il termine la reproduction des deux toiles de tournesols qu'il lui destine. Quelle que soit l'interprétation que l'on donnera de l'incident, son attitude humainement constructive aura réussi à les rabibocher, et c'était bien là la seule chose qui comptait dans l'esprit élimé de Van Gogh. Car ce qui fondamentalement transparaît au-delà de leur relation heurtée est que Gauguin, tout autant que Van Gogh, se reconnaissent mutuellement comme des novateurs dont les parcours personnels les ont portés au-delà même du mouvement l'impressionniste, notamment par l'utilisation exacerbée de la couleur ; et qu'à tout prendre, ils se respectent pour cela.

C'est l'époque du début de campagne d'une élection nationale populaire (les législatives), tandis que Vincent tente de se reconcentrer peu à peu sur une peinture plus appliquée. S'il doit éviter toute activité mentale intense, la peinture désormais le détend. Il offre un des trois portraits qu'il a faits d'elle à Madame

## Un essai romancé

Roulin, non sans l'avoir recopié au préalable. Ayant par ailleurs découvert la Mireille de Frédéric Mistral, il note à quel point le parler provençal est une langue musicale, dans la bouche des arlésiennes. Et considère qu'il a attrapé la maladie fiévreuse du pays d'Arles : c'est-à-dire qu'il l'a désormais dans la peau, contrairement à Gauguin, qui ne voyait en lui qu'un endroit sale. Entre maladie, enthousiasme, démesure, souffrance, Vincent s'attend à tout pour ce qui concerne son avenir. A minima, il affiche une confiance absolue en la médecine, fut-elle représentée par ses aliénistes, et voit désormais que ses ambitions sont en train de sombrer lentement. Or les deux frères en sont arrivés à un moment crucial de leur existence où chacun se sent arriver au bout de la route, puisque Théo, avec son mariage, n'a plus qu'une seule obsession en tête : assurer les clauses de légation à sa future épouse, montrant en cela que lui non plus ne se fait pas d'illusion sur l'issue mortifère de sa maladie.

Dans ces conditions, s'en remettre à la peinture est un pis-aller. Vincent se rattache à l'idée d'appartenir à la grande famille de ses amis peintres, au point de basculer dans le déni des dissensions profondes qui habitent un milieu au sein duquel les intérêts personnels sont immenses. Et toujours, il minimise le besoin de se mettre lui-même en avant, en exposant au Salon des Indépendant par exemple pour lequel il préconise de n'exposer que trois de ses toiles. Il est heureux de pouvoir garder provisoirement son chez soi, car il se verrait bien mourir à Arles et tente, pour se raisonner, de relativiser la vie, la mort et son état transitoire, en quoi consiste sa maladie.

La conclusion en est que plus personne n'est dupe, présageant que cette situation d'accalmie n'est que provisoire. Et d'ailleurs,

## Un essai romancé

Vincent retournera dès le mois de février à l'hôpital d'Arles, avec autorisation de sortie le jour. De brimades mesquines en intérêts locaux particuliers, une pétition circule pour demander son internement complet. Alors qu'il s'apprête à se marier le 17 avril suivant (soit seulement quatre mois après l'officialisation de leurs fiançailles), Théo, signant exceptionnellement « ton frère qui t'aime tant », s'inquiète d'une possible dégradation de l'état de celui sur lequel il reporte désormais toute son affection filiale, tel un double de lui-même : celui qui, dit-il, *a tant fait pour lui* ! Tandis que Vincent semble s'enfoncer dans le mutisme, Théo demande à son ami le peintre Paul Signac de faire escale à Arles pour aller voir son frère. Or comme nous ne tarderons pas à le constater, la situation tend, alors, à redevenir critique. De cette période, le mot de la fin revient au pasteur Salles qui le visite et renseigne son frère : « Son état a quelque chose d'indéfinissable et il est impossible de se rendre compte des changements si brusques et si complets qui s'opèrent en lui. Il est évident que tant qu'il restera dans la situation où je viens de le voir, il ne saurait être question de le faire interner ; personne, que je sache, n'aurait ce triste courage. » Indiquant malgré tout que l'inéluctable est en marche.

S'il ne lui a pas écrit, c'est que Vincent est entièrement accaparé par son traitement. Mais dès qu'il retrouve ses esprits, il s'empresse de dire à son frère qu'il consent d'avance s'il s'avérait nécessaire qu'on le transfère vers un plus grand établissement, à Aix par exemple ; désignant en cela un hôpital d'aliénés. Mais tant qu'il pourra peindre, il préférera, bien sûr, rester en ville. Il perçoit le poids des préjugés qu'il y a dans un pays de tradition populaire, comme l'est la Camargue, où la peinture qu'il pratique est ressentie telle une innovation individuelle de l'expression

## Un essai romancé

bousculant les habitudes de la perception. Ce que, toujours fidèle à son esprit progressiste de tolérance, Vincent respecte. De plus, Vincent déclare qu'il a déjà ses habitudes et ses amitiés à l'hospice ; donc, il ne souhaite changer d'établissement que lorsque cela deviendra indispensable. En attendant, il continue de vouloir échanger ses toiles avec Gauguin et d'autres peintres ; quant à l'idée de revenir sur Paris, van Gogh sait par expérience que la ville est trop agitée (- a minima ! -) pour s'avérer bénéfique à son état.

Cependant, le 19 mars, dans une lettre très calme et posée, Vincent avait révélé à son frère que s'il n'avait pas écrit depuis de longs jours, ceci était dû au fait que la pétition à son encontre ayant fait son œuvre, le commissaire de police a reçu ordre de l'incarcérer en vue d'un possible internement. Vincent l'implore de ne rien faire, considérant que toute agitation serait nuisible à son image ; et donc, à la défense de ses intérêts. Et pour ce qui le concerne, il souhaite éviter les émotions inutiles. Ainsi prend-il avec calme et détermination son mal en patience : « Je ne te cache pas que j'aurais préféré crever que de causer et (...) subir tant d'embarras. Que veux-tu, souffrir sans se plaindre est l'unique leçon qu'il s'agit d'apprendre dans cette vie. »

Empêché de boire et de fumer est clairement un régime d'exception qui montre que le problème de Vincent est lié indubitablement à sa consommation excessive d'alcool. Or ici, il nous faut faire une digression concernant l'absinthe qui fut, à partir de cette époque, accusée de tous les maux. En particulier, comme dans le cas de Vincent, de provoquer des accès de colère incontrôlés et violents. Connue depuis la plus haute antiquité comme un aphrodisiaque stimulant la création, cette plante fut par la suite considérée comme un neurotoxique susceptible de

## Un essai romancé

rendre fou. La réalité est tout autre ; d'abord, il y a un contexte d'émergence des grandes firmes de production d'alcools (Pernot, Ricard) qui voyaient d'un bon œil la limitation de la concurrence des très nombreux bouilleurs de cru artisanaux irriguant les territoires. Mais l'argument que ces firmes ont en leur faveur est que l'alcool qu'utilisent ces petits producteurs est souvent de mauvaise qualité, car incomplètement distillé, et contenant, entre autres, des traces de méthanol. Or ce sont ces résidus qui jouent le rôle de poison avéré (d'où la notion d'alcool frelaté). D'ailleurs, Vincent le note : dans la région, il est loin d'être le seul à être sujet à des comportements irascibles ; mais qu'il attribue alors à la nature sauvage de la contrée, reculée et marécageuse. Chez Vincent, ce paramètre a catalysé son facteur aggravant. Ce qui explique qu'en période de sevrage et d'intense frustration, Vincent ira jusqu'à tenter de boire de l'essence de térébenthine dont, en tant que peintre, il disposait à profusion.

Le résultat factuel de cet état sera que les biens de Vincent seront mis sous scellés, en attendant une décision administrative. Sans ressource ni protection, il prendra sa séquestration comme une mise en quarantaine. Pendant ce temps, le pasteur Salles, esprit humaniste hors du commun, s'occupe de lui trouver un autre appartement en ville, en espérant que le fait de le déplacer suffira à faire taire la cabale. Vincent demande de son côté un droit de sortie au moins pour rencontrer Signac et lui montrer ses travaux récents. Et Vincent de résumer avec ses mots sublimes la situation : « Tout ce que je demanderais serait que des gens que je (ne) connais même pas de nom (car ils ont bien eu soin de faire ainsi que je ne sache pas qui a envoyé cet écrit en question) ne se mêlent pas de moi quand je suis en train de peindre, de manger ou de dormir ou de tirer au bordel un coup (n'ayant pas

## Un essai romancé

de femme). Or ils se mêlent de tout cela. » Ajoutez-y une dose de ligue de petite vertu, et vous serez alors assurés d'être bien servis !

Or son constat va plus loin que cela ; il avoue : « Si j'étais catholique, j'aurais la ressource de me faire moine ; mais ne l'étant pas précisément comme tu le conçois, je n'ai pas cette ressource. L'administration de l'hospice est comment dirais-je jésuite, ils sont très fins, très savants, très puissants, ils savent prendre des renseignements d'une subtilité inouïe (...). Enfin, voilà un peu la cause de mon silence (...). » Dès qu'il voit Paul Signac, le 24 mars, Vincent écrit à son frère pour commander un nouveau stock de peinture, même s'il se sent désormais être *une chose intermédiaire et de second rang*. Voici les termes du rapport que fera Paul Signac de sa visite : « J'ai trouvé votre frère en parfait état de santé physique et morale. (...) Il m'a mené voir ses tableaux dont plusieurs sont fort bien et tous très curieux. Son gracieux docteur, l'interne Rey, croit que s'il avait une vie très méthodique, mangeant et buvant normalement et à des heures régulières, il y aurait toutes les chances pour ne point revoir répétées ses terribles crises. Il est très disposé à le garder le temps qu'il faudra. » Mais suite à ce bon de sortie, Vincent éprouve soudain le besoin de pouvoir retrouver une vie sans cette surveillance continue dont il dit souffrir.

Tandis que Théo est sur le départ pour la Hollande, Vincent se montre étonnamment serein. Il a repris la lecture et la peinture et quelles qu'en soit les circonstances sa clairvoyance reste toujours au rendez-vous : « Et voilà que pour la cinquième fois je reprends ma figure de la *Berceuse*. Et lorsque tu verras cela, tu me

## Un essai romancé

donneras raison que ce n'est qu'une chromolithographie de bazar, et encore cela n'a même pas le mérite d'être photographiquement correct dans les proportions ou dans quoi que ce soit. Mais enfin, je cherche à faire une image telle qu'un matelot qui ne saurait pas peindre en imaginerait, lorsqu'en pleine mer il songe à une femme d'à terre.» Et concernant son état de santé, il commente : « Comme ces trois derniers mois me paraissent étranges. Tantôt des angoisses morales sans nom ; puis des moments où le voile du temps et de la fatalité des circonstances, pour l'espace d'un clin d'œil, semblait s'entrouvrir. »

Il sent que ces créations ont pris un tour plutôt sentimental. S'il sait qu'il devra quitter la maison jaune pour son confort psychologique, il éprouve pourtant de la difficulté à s'y résoudre, tant il s'est investi à en faire un lieu de vie. Ce qui lui crée un certain vague à l'âme. Mais au moins, il s'est remis à travailler ; ce qui lui évite d'avoir à trop penser aux frais et dérangements qu'occasionnera son prochain déménagement, prévu pour Pâques. Seule l'espoir de quitter définitivement l'hospice le rassure, lui ouvrant la perspective de redevenir autonome en attendant de voir s'il peut être sujet à une éventuelle rechute. D'ailleurs, le fond réel de son état d'esprit, il le livre à Paul Signac en le remerciant de sa visite : « Mais par moment, il ne m'est pas tout à fait commode de recommencer à vivre, car il me reste des désespérances intérieures d'assez gros calibre. Ma foi, ces inquiétudes-là... qui peut vivre dans la vie moderne sans en attraper sa part. La meilleure consolation, sinon le seul remède, c'est à ce qu'il me semble encore les amitiés profondes, mêmes si celles-là ont le désavantage de nous ancrer dans la vie plus

## Un essai romancé

solidement que, dans les jours de grande souffrance, il puisse nous paraître désirable. »

Dès que réinstallé de manière autonome dans un studio de deux petites pièces, Vincent met immédiatement en chantier six études de vergers en fleur et paysages printaniers, car il vit sa deuxième éclosion arlésienne. L'appartement est d'un prix abordable, car mis à disposition par le docteur Rey (et appartenant probablement à l'hospice); cependant, trop exigü, Vincent s'y sent très vite mal à l'aise. Signac l'a invité à le rejoindre à Cassis; mais Théo étant monopolisé en Hollande pour son mariage, il lui est difficile de joindre les deux bouts et, en conséquence, de faire des projets constructifs, au moment où ses commandes de couleurs reprennent à un rythme effréné. Pour autant, Vincent songe à intégrer l'hospice de Saint-Rémy dont on lui a parlé, et ce pour des raisons de *commodité*. Dans les faits, il préfère se sentir encadré, essentiellement pour ne plus avoir à souffrir de la solitude; et prétend que la présence d'autres malades le distrait. Rouvrir un atelier est au-dessus de ses forces et il n'aspire plus qu'à la tranquillité partagée (voire à la sécurité): « Ce qui me console un peu, c'est que je commence à considérer la folie comme une maladie comme une autre et accepte la chose comme telle, tandis que dans les crises mêmes, il me semblait que tout ce que j'imaginai était réalité. »

Le dilemme s'avère donc crucial. Car il ne veut ni recommencer une vie de peintre isolée et en sentir le poids de la critique sociale, ni envisager de vivre de nouveau avec un autre artiste, ce qui désormais lui demanderait trop d'effort. Sa tristesse, au demeurant, n'égale que le sentiment de reconnaissance pour la bonté dont Théo a fait preuve à son égard jusqu'à présent. Il espère seulement que celle-ci ne lui aura pas été octroyée en

## Un essai romancé

vain... S'il conceptualise le rôle de l'alcool dans sa descente aux enfers, il sait aussi que tenter de s'en tenir à une vie trop vertueuse est un challenge qui lui est devenu trop compliqué pour pouvoir s'y abstenir. Or il ne souhaite plus être la cause des scandales publics...

De retour de Hollande, Théo proteste de son affection sincère ; car, exprime-t-il, « tu me l'as rendu(e) plusieurs fois par ton travail et par une fraternité qui vaut plus que tout l'argent que jamais je posséderai. » Il lui demande de reprendre courage, l'incitant à tester au préalable une solution non médicalisée, dirait-on aujourd'hui. Précisant être à l'aise financièrement, malgré ses nouvelles charges d'homme marié. « N'était-ce pas là ton désir d'avoir créé quelque chose ? (...) Si mauvaise soit la société actuelle, il y a moyen d'y vivre (...) » Car la plus grande désillusion de Vincent aura été de voir, en reprenant possession de ses affaires, que ses travaux récents avaient moisi durant son absence. Il faut avouer que Vincent n'aura jamais été bien aidé par les circonstances...

Par la correspondance qui suit, on sent le travail que Vincent fait sur lui, allant jusqu'à mettre en perspective ses attitudes passées. Cependant, dans tous ses énoncés qu'il profère bien évidemment hors crises, il reste très perspicace et lucide. Ses intentions semblent toujours cohérentes et déterminées : « (...) c'est ainsi pour le mieux que j'aille dans un asile tout court. Cela reviendra peut-être à la longue. Enfin, mon excuse bien maigre est que la peinture rétrécit les idées pour le reste, peut-être on ne peut pas être à son métier et penser au reste en même temps.

## Un essai romancé

C'est un peu fatal, le métier est assez ingrat, et son utilité est certes contestable. »

Mais en réalité, ce dont Vincent souffre le plus consiste en son échec de construire un atelier commun (après celui de la construction d'un foyer), car il juge toujours cette idée excellente dans son principe ; même si lui n'aurait plus la force de tenter à nouveau l'expérience. A ce moment précis, Vincent songe soudain à s'engager dans le Légion étrangère, probablement en lien avec l'idée qu'il vient d'évoquer qu'un enfant ne devrait pas tarder à voir le jour au sein du couple. Et si cela devait être le cas, Vincent préconise qu'ils aillent s'installer en banlieue. Pour autant, Vincent dit n'avoir aucun regret, et tant qu'il se sentira la force de faire de la peinture, son moral sera satisfaisant. De plus, il dit ne plus se souvenir des événements qui ont tout juste quatre mois – comme une manière d'occulter ce qu'il refuse d'avoir à juger ? -. Sa sœur Wil s'est faite garde-malade pour une vieille femme atteinte d'un cancer et Vincent approuve son courage. Il lui confie avoir eu quatre crises avec évanouissement et perte de souvenirs. Et déplore que ses perspectives artistiques aient eu à en souffrir, mais dit se remettre volontiers à peindre des choses simples : quatre vergers, soit trois fois moins que l'année précédente à la même époque. Surtout, Vincent décrit son mal comme larvé d'angoisses terribles suivies de profondes fatigues. Son esprit fait les efforts qu'il juge nécessaires pour combattre les idées lugubres qui l'assaillent. A son frère, il précise que les altérations de ses peintures par l'humidité marquent la fin de ses espoirs d'atelier. Il prépare, pour les lui envoyer, tous ses travaux antérieurs, lui précisant qu'il ne doit pas hésiter à détruire ce qui ne lui semblerait pas à niveau. Il écrit, reflétant son état d'esprit du moment : « Si j'étais sans ton amitié, on me renverrait sans

## Un essai romancé

remord au suicide et quelque lâche que je sois, je finirais par y aller. » Mais dans une formulation qui se lit presque en douceur...

Dans le paragraphe qui suit, il désigne l'absinthe comme le plus sûr poison de l'artiste. A y regarder de plus près, sa fatigue ressemble à une sorte de dépression qui tenterait de cacher sa raison profonde, d'autant plus que les nouvelles en provenance de l'hospice de Saint-Rémy ne sont pas bonnes : pas de peinture à l'extérieur, coût du séjour exorbitant. Soit une obligation de végéter parmi les fous avérés. Puis enfin le 2 mai, Vincent annonce avoir envoyé deux grandes caisses de toiles dont l'une contient les accessoires et études de Gauguin. En marge de cela, il y a un passage savoureux qui montre toute la complicité qu'il s'est nouée avec le docteur Rey, quand celui-ci lui décrit sa blague de potache, consistant à faire croire à ses patients obtus que l'amour est aussi un microbe dont il faut savoir se protéger. Au-delà de leurs réactions offusquées, affleure une réflexion latente sur la perception humaine dont le docteur Rey a très bien compris qu'elle est le moteur de la psychologie de Vincent. Et prouve au passage à quel point Vincent est perçu comme un être suffisamment brillant pour rester, quoi qu'il advienne, très attachant.

Mais Vincent insiste : ce qu'il ne veut plus, c'est vivre seul, même si l'asile de Saint-Rémy s'avère être une solution onéreuse. L'éventualité de s'engager dans la Légion reste un acte de renoncement. Autrement dit, il n'envisage pas de devenir à court terme une charge inutile. Ce qui l'amène à évoquer sa crise de manière ambiguë, puisque d'un côté il dit que son *accident* est connu ; et tout de suite après : « D'ailleurs, cela m'a tant frappé que c'est une telle force majeure qui m'a contrarié. » Où pourrait se lire à demi-mots, et pour la première fois depuis quatre mois,

## Un essai romancé

une possible responsabilité directe... alors qu'il a préalablement indiqué ne rien se souvenir de l'événement? De plus, symboliquement parlant, il vient d'évacuer les affaires de Gauguin : ceci expliquant cela ?

Autant dire qu'à le lire, il reste au minimum un doute ; et que s'il ne semble pas animé d'un esprit de sacrifice difficile à contenir, c'est qu'il est en passe de sortir d'une période réellement perturbée. Mais il est aussi possible de considérer que si Vincent a décidé de ne rien révéler à son frère, il se doit avant tout de le protéger, car ce dernier est lui aussi impliqué par l'aide qu'il lui fournit. Sans nier la forte imbrication des problématiques autant personnelles qu'exogènes, Vincent exprime un détachement et une lassitude de la peinture, que les faits ultérieurs contrediront ; puisqu'il persistera, contre vents et marées, à produire de nombreux chefs-d'œuvre : son souci principal restant avant tout de trouver un cadre protecteur... Contre lui-même, la maladie, ou contre une menace extérieure, même fantasmée ?

Revenant à ce que Vincent appelle lui-même l'accident, nous pouvons aussi en examiner les contours extérieurs. Nous sommes clairement embringués dans une lutte d'influence pour la notoriété entre peintres ; lutte exacerbée par la proximité d'enjeux mondiaux, dus à l'Exposition universelle qui ne s'est pas encore tenue. Le système concurrentiel d'un commerce parallèle que soutient l'activité conjointe de Vincent et Théo est dès lors très mal perçu, à la fois par l'establishment des maisons de marchands ayant pignon sur rue et la kyrielle des peintres qui tentent, parfois très péniblement, d'intégrer le cercle fermé des artistes ayant leur faveur. Ainsi Tersteeg, qui un instant s'est intéressé favorablement à l'entreprise, a disparu aussi subitement du paysage qu'il y était venu. Etrange, non ? Toute la

## Un essai romancé

valse-hésitation de huit mois de Gauguin correspond exactement à une période où l'on tente d'évincer Théo en l'envoyant ouvrir une succursale outre-Atlantique. Le fait qu'il ait finalement contrarié ces plans en s'alliant à une autre famille hollandaise férue du négoce de l'art peut, au final, avoir été lu telle une ultime provocation... A vous de choisir.

Ce n'est donc qu'en dernier ressort qu'il aurait été décidé de reporter la pression sur Vincent. Et ce d'autant plus aisément que l'opportunité en est fournie par Vincent lui-même, lequel réclame à grands cris la présence à ses côtés de celui qu'il considère comme son alter ego, ayant échoué à redonner un second souffle à l'école emblématique de Pont-Aven. Intègres, Vincent et Théo ne se seraient pas méfiés. De plus, ce revirement de cible est somme toute naturel, puisque c'est Vincent qui est à la fois l'esprit instigateur et l'âme de ce mouvement parallèle. La boucle serait-elle progressivement en train de se refermer ? Car en tant qu'élément aggravant, il y a, comme souvent en pareille situation, l'interaction avec l'élément féminin. Nous avons décrit l'épisode Agostina Segatori, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il a foncièrement déplu à Toulouse-Lautrec ; lequel, à l'époque, avait été contraint de dépêcher son homme de main. Comme élément surnuméraire, on peut se demander pourquoi, lorsque Théo souhaite se défaire d'une certaine S., cette personne qui ne fait qu'une apparition très épisodique compte au nombre des rares protagonistes qui ne sont mentionnés que par une initiale, alors que toutes les autres amoureuses finissent par être citées en clair (Kate, Christine, et même une certaine Marie). Ne s'agirait-il pas, pour comble du malheur, de la future égérie de Toulouse-Lautrec, en la personne de Suzanne Valadon, dont on sait qu'elle a cumulé les amants peintres et assimilés au point de dire ne pas

## Un essai romancé

connaître le nom du géniteur de son fils, Maurice Utrillo, né en 1883 ? On sait que Toulouse-Lautrec et Suzanne (sans rapport direct avec René Valadon, le nouveau patron bruxellois de Théo ? je n'ai procédé à aucune recherche précise à ce sujet) se rencontrent en 1886 pour devenir immédiatement amants ; soit antérieurement à l'épisode mentionné avec d'extrêmes précautions par Vincent.

Il faut ajouter à cela des faits plus ponctuels. D'une part, au début du mois de décembre 1889, soit un mois après son arrivée, Gauguin reçoit à Arles un pot agrémenté de deux rats. Événement suffisamment intrigant en soi pour que Vincent le mentionne dans sa correspondance ; sans toutefois y attacher d'importance. Ne s'agirait-il pas d'un signal désignant, selon l'adage populaire, « deux faces de rats » ? Or à partir de ce moment-là, une certaine logique s'enchaîne : l'oreille coupée d'une manière étonnamment vive et précise ne ressortirait-elle pas plutôt d'un simulacre d'assaut d'escrime mené par un pointeur aguerri ? Assaut facilité par l'inexpérience de Vincent en la matière et par le fait qu'il devait être, peu ou prou, totalement ivre ? Ce qui rendrait alors totalement rationnelle la tentative désespérée de ce dernier de rechercher, en pleine nuit de Noël, la seule personne susceptible de lui recoudre un appendice qu'il n'aurait nullement voulu se trancher lui-même ?

Car à cette logique qui paraît peu à peu plausible s'ajouteraient des éléments hautement symboliques, donnant tout leur sens à la scène ; prenant place durant la nuit de Noël réputée pour commémorer la naissance de l'enfant Jésus, elle nous rappellerait que la Segatori s'était vue obligée (probablement sous la contrainte) de se faire avortée, selon Vincent, d'un enfant qui de facto aurait dû être le sien. Ainsi aurait été signées à la fois

## Un essai romancé

l'origine et la raison même de la vengeance. Enfin, pour couronner le tout, on ne sait pas pourquoi Vincent, qui cherchait certes une lumière favorable et était attiré par le Sud, avait choisi de s'établir à Arles, réputé pour être l'épicentre d'un terroir d'élevages de taureaux ; si ce n'est qu'il a été présumé que cette destination lui aurait été suggérée par Toulouse-Lautrec. Or qu'arrive-t-il dans une arène à la fin d'une corrida, lorsque le taureau est vaincu ? A titre d'attribut offert au vainqueur, on lui coupe les oreilles. Une telle accumulation de concordances peut-elle n'être que fortuite ? Et compte-tenu de l'ampleur des représailles, Vincent avait-il d'autre choix que de ne rien dire, lui qui venait d'en souffrir doublement : affectivement, autant que dans sa chair ?

La conjonction faramineuse étant que tout ceci se surajoute à un état réel de dégradation à la fois mentale et physique de l'individu Van Gogh, et que ce dernier ne s'en cache pas. Pour l'essayiste que je suis, tout cela représente des problématiques imbriquées mais convergentes dont l'une est de nature souterraine et non formulée, car résultant de pratiques occultes. En tout cas, du genre de celles qui, d'ordinaire, ne laissent pas de trace immédiatement compréhensible : la version consensuelle devenant, comme souvent en la matière, la version officielle. D'où on peut tirer la raison pour laquelle son alternative n'ait jamais été totalement explorée, et donc complètement formulée ; même si je n'invente rien de ces hypothèses qui toutes ont été avant moi évoquées. Notamment en la personne de Louis Barbier, l'un des spécialistes mondiaux de l'œuvre de Toulouse-Lautrec. Qui plus est, tout cela se révélerait être totalement cohérent avec la suite des hypothèses à venir ; là encore, seulement à moitié dévoilées ; à un an et trois mois de l'échéance finale...

## Un essai romancé

Alors, même si j'ai annoncé d'emblée que mon essai serait de nature romancée, ce ne fut que dans la mesure où aucune des deux versions en présence ne saurait être démontrée de manière irréfutable, en excluant de façon décisive sa consœur. Et s'il me semble qu'à ce jour aucune étude n'a, avant la mienne, envisagé l'ensemble de la vie de l'artiste Van Gogh dans une perspective aussi fouillée de ses relations de personne à personne, ni été menée à un tel degré d'interdépendance, j'ai aussi conscience que seule une conviction intime finale l'emportera dans l'esprit de chacun des lecteurs.

### *VIII- L'apothéose malgré soi ?*

*(mai 1889 - juillet 1890 – à la mort de Théo,  
le 25 janvier 1891, et au-delà...)*

Enfin, la décision est prise : « Va pour Saint-Rémy », dit-il. Désespéré et sûr désormais que sa peinture n'attirera jamais personne, Vincent en vient à regretter la voie de la couleur qu'il a prise, qui lui paraît finalement trop facile, comparée à la voie de construction patiente que nécessite l'emploi des gris colorés. Il reprend le dessin à la plume de roseau, plus accessible et qui l'occupe bien. Mais la vie à Paris, il ne veut surtout pas en entendre parler (et pour cause !) : « A quoi me servirait une vie plus factice d'artiste à Paris, de laquelle en somme je ne serais dupe qu'à demi et pour laquelle je manque conséquemment d'entrain primitif, indispensable pour me lancer. » Il se sent

## Un essai romancé

physiquement bien, mais l'alcool et le tabac l'ont éloigné des femmes et il en prend son parti. Mais restant attaché aux êtres humains, il espère pouvoir se rendre utile dans son futur asile.

Pris sous l'angle de ce qu'il croit pouvoir être qualifié de folie, il voit les choses plus largement, sans barrière : attitude plutôt paradoxale, cependant... Il sait qu'en tant qu'artiste, il n'est qu'un maillon dans une chaîne, et ce sentiment le console. Il reçoit un écho des toiles présentées au Salon des Indépendants, en marge de l'Exposition universelle, paré de commentaires contrastés. Mais marqué par les épreuves de la vie, il ne se sent plus faire partie de la jeune génération de peintres ; et, à ce titre, repense avec nostalgie aux artistes qu'il a aimé durant sa jeunesse. A la veille de rentrer à l'hospice de Saint-Rémy, il dit se porter comme un charme ; du moins mieux que depuis ces trois dernières années. De plus, sa manière soudaine de revoir à la baisse l'impact qu'a pu avoir l'impressionnisme sur le cours historique de la peinture paraît excessive, pour ne pas dire étonnante, alors que sa propre approche plastique ne semble pas avoir varié d'un iota.

Vincent rassemble tout ce fatras d'idées mêlées dans la sentence : « Maintenant que tu es marié, nous n'avons plus à vivre pour de grandes idées, mais, crois-le (cette tournure résonnant alors telle une injonction, voire une prière !), pour des petites seulement. » Ajoutant même : « Et je trouve cela un fameux soulagement dont je ne me plains aucunement. » En fait, il ne comprend pas pourquoi il ne peut pas rester à l'hospice d'Arles au vu de la place libre dont dispose cet établissement (il pourrait en l'état accueillir jusqu'à trente artistes !) L'attention qu'il conserve pour son homologue Gauguin est plus que

## Un essai romancé

touchante, sachant qu'elle n'est aucunement partagée ; mais il doit partir pour Saint-Rémy et en prend son parti.

Recevant les deux caisses expédiées depuis Arles, Théo, manifestement décontenancé, commente ainsi leur contenu : « Il y a quelques jours, j'ai reçu ton envoi qui est très important, il y a des choses superbes... Certes, ce n'est pas là le beau qu'on enseigne, mais il y a quelque chose de si frappant et de si près de la vérité. » Ayant par ailleurs reçu les affaires destinées à Gauguin et les lui ayant restituées, celui-ci en profite pour repartir immédiatement pour Pont-Aven ; c'est-à-dire loin de Paris ; plus précisément, là où il était déjà installé avant de descendre à Arles. Ce qui signifierait que Gauguin, pourtant pressé de réussir, ne compterait pas profiter des six mois que durera l'Exposition universelle pour tenter de se placer, alors qu'il se plaint presque autant que Van Gogh de ne pas vendre ? Il est vrai que cette exposition est avant tout destinée à n'être qu'une vitrine de l'innovation technique et industrielle et que l'art y est manifestement mal représenté.

A peine arrivé à Saint-Rémy, Vincent peint ses fameux iris, son autre chef-d'œuvre floral, ainsi qu'un buisson de lilas. A Johanna, qu'il considère désormais comme une sœur alors qu'il ne l'a encore jamais vue, il dépeint sans fausse pudeur son nouvel environnement : « Quoiqu'ici il y ait quelques malades fort graves, la peur, l'horreur que j'avais auparavant de la folie s'est déjà beaucoup adoucie. Et quoique continuellement on entende ici des cris et des hurlements terribles comme des bêtes dans une ménagerie, malgré cela, les gens d'ici se connaissent très bien entre eux et s'aident les uns les autres quand ils tombent dans des crises. En travaillant dans le jardin (où il est pour l'instant consigné), ils viennent tous voir et je vous assure qu'ils sont plus

## Un essai romancé

discrets et plus polis pour me laisser tranquille que par exemple les bons citoyens d'Arles (ce qui n'est pas très difficile à croire). »

Subrepticement, Vincent montre qu'il est resté à la point de l'innovation en préconisant d'entourer ses toiles de simples baguettes de bois naturel ou peinte, ce que presque tous les artistes font, de nos jours. Dans un premier temps, il se contente du jardin désolé de l'asile ; mais remarque que les contreforts des Alpilles toutes proches sont d'un relief attrayant. Au minimum, il se dit bien installé et même à l'aise, ayant à disposition une chambre supplémentaire pour pouvoir travailler. Vivant au milieu de fous avérés, il se démystifie à lui-même la folie et c'est désormais sans crainte, voire avec une certaine reconnaissance qu'il pense à ceux qui, avant lui, ont vu leur art sombrer dans cette condition instable et précaire. Mais je dois préciser à titre personnel qu'ayant lu attentivement l'intégralité de sa correspondance, à aucun moment je n'ai perçu de propos débridés, même lorsqu'à Arles l'excès de boisson rendait son expression confuse. Je sais bien qu'écrire est un exercice de moment calme et de concentration ; mais encore une fois, il y a comme quelque chose qui ne s'expliquerait pas vraiment. Mais quoi ?

Vincent perçoit de l'intérieur la solidarité humaine entre ceux qui souffrent de leur état : « Entre nous, nous nous comprenons très bien, je peux par exemple causer quelquefois avec un qui ne répond qu'en sons incohérents, parce qu'il n'a pas peur de moi. Si quelqu'un tombe dans quelque crise, les autres le gardent et interviennent pour qu'il ne se fasse pas de mal. » Fort judicieusement, il remarque que le danger de l'asile est l'avachissement ; or son activité régulière l'en préserve. A tout prendre, la découverte de ce nouvel environnement stimule sa créativité. Il observe, donne toujours des consignes, par exemple

## Un essai romancé

pour le rentoilage de ses études. Il échange sur les perceptions que chacun éprouve durant les phases hallucinatoires, ce qui lui confirme qu'il se situe bien dans un schéma habituel. Il analyse, compare, rassemble des témoignages sur d'autres automu-tillés. Et se prépare, dit-il, à affronter les crises qui inévitablement reviendront : « J'ose croire qu'une fois que l'on sait ce que c'est, une fois qu'on a conscience de son état et de pouvoir être sujet à des crises, qu'alors on y peut soi-même quelque chose pour ne pas être surpris tant que ça par l'angoisse ou l'effroi. Or voilà cinq mois que cela va en diminuant, j'ai bon espoir d'en remonter, ou au moins de ne plus avoir des crises de pareille force. »

Plusieurs fois, Vincent évoque l'épilepsie, notamment lorsqu'il dit : « Maintenant, la secousse avait été telle que cela me dégoûtait de faire un mouvement même, et rien ne m'eût été si agréable que de ne plus me réveiller. Maintenant, cette *horreur de la vie* est moins prononcée déjà et la mélancolie moins aiguë. Mais de la *volonté*, je n'en ai encore aucune, des désirs guère ou pas, et tout ce qui est de la vie ordinaire, le désir par exemple de revoir les amis auxquels cependant je pense, presque nul. » Ce qui génère un état de mélancolie intense et durable qu'il doit ensuite combattre. Vincent, prétendant que son goût pour toute chose s'est élimé, ne peindrait-il plus que par automatisme ? Cette explication paraît cependant fragile... Car chacun ses contraintes et il sait que Théo subit lui aussi le poids des brimades et vexations de la part de son milieu professionnel, et qu'en conséquence il ne semble guère mieux loti que lui. Au bout du compte, s'il était rentier, il se sentirait libre de faire de l'art pour l'art ; mais « maintenant je me contente de croire qu'en

## Un essai romancé

travaillant avec assiduité, quand même sans y songer, on fait peut-être quelque progrès. »

Etant nourri régulièrement, Vincent, qui a souvent connu des périodes de disette, réaffirme que bien peindre est aussi une question de stabilité de l'estomac. Mais ce qui caractérise la *folie* de Vincent est l'intermittence ; tandis que la plupart des autres internés présentent un état d'abattement plutôt continu. Tant et si bien que ces crises violentes restent inexplicables, même auprès du corps médical. Le docteur Peyron qui le suit note : « Pendant ces accès, le malade est exposé à des terreurs terrifiantes ; il a essayé à diverses reprises de s'empoisonner, soit en avalant de la couleur (...), soit en absorbant de l'essence de pétrole (...). » Mais pour préciser aussitôt : « Dans l'intervalle (...), le malade est parfaitement tranquille et lucide et se livre alors avec *ardeur* à la peinture. » Produisant paradoxalement certains de ses chefs-d'œuvre parmi les plus sereins, précise le biographe Georges Charensol ! Et toujours empris de cette notion de plénitude très accomplie de l'espace qui lui est si particulière (soit, en largeur comme en profondeur), et qu'il s'était forgé en Hollande. Donc, si l'on exclue l'hypothèse feinte (qui, malgré tout, reste envisageable), sa *folie* à Saint-Rémy ne se résoudrait-elle qu'à des tentatives périodiques de suicide ?

Vincent commande alors tout un réassort de brosses. L'hospice de Saint-Rémy est manifestement un établissement sur le déclin et son directeur, un veuf sans aucun enthousiasme. Vincent est enfin autorisé à sortir en journée et, retrouvant peu à peu l'appel de la beauté de la Camargue, a du mal à s'expliquer l'oisiveté des autres pensionnaires sous un soleil si éclatant. Il se remet à lire beaucoup : du Maupassant, du Zola, du Lamartine... pas vraiment faits pour des esprits qui partent en quenouille, n'est-ce pas ?

## Un essai romancé

Vincent esquisse sur une lettre à Théo un nu couché d'une pure splendeur, sortant totalement de ses thématiques habituelles. Ce dessin, qu'il semble avoir fait de mémoire puisqu'il est de facto devenu abstinent, est-ce en écho à la phrase : « J'ai toujours du remords et énormément quand je pense à mon travail si peu en harmonie avec ce que j'aurais désiré faire. » ? Pour le Salon des Indépendants, il propose *Nuit étoilée*, mis à côté d'un paysage de couleurs contraires ; mais sans aucune conviction. Car il attend impatiemment son nouvel arrivage de toile et de couleurs, pour enfin être en mesure de battre la campagne durant la courte saison des fleurs. A Saint-Rémy, il sent que le mistral impose moins sa présence qu'à Arles, à moitié protégée par les Alpilles.

Enfin autorisé à sortir, Vincent puise alentours des sujets d'une simplicité extrême, mais d'une force toujours aussi aboutie. « Lorsque la chose représentée en tant que style est absolument d'accord et un avec la façon de la représenter, n'est-ce pas là ce qui fait la tenue d'une chose d'art. » Désormais, il se sent d'attaque pour repeindre *La chambre à coucher*, signe que son esprit est nettement plus clair. Mais en plein village, il sent monter en lui comme une phobie des gens. Il en conclue qu'il a dû vivre une émotion trop violente, sans pouvoir l'identifier avec précision. Ferait-il une amnésie ciblée ? Puis au détour d'un journal : « J'ai vu une annonce d'exposition prochaine d'impressionnistes nommés Gauguin, Bernard, Anquetin et autres noms. Suis donc porté à croire qu'il s'est encore fait une nouvelle secte, *pas moins infaillible que les autres déjà existantes.* »

Puis vient un témoin recentré, voire condensé et de toute première importance sur son état réel : « C'est drôle que toutes les fois que j'essaye de me raisonner pour me rendre compte des choses pourquoi je suis venu ici et qu'en somme ce n'est qu'un

## Un essai romancé

accident comme un autre, un terrible effroi et horreur me saisit et m'empêche de réfléchir. Il est vrai que cela tend vaguement à diminuer, mais aussi cela me semble prouver qu'il y a effectivement je ne sais quoi de dérangé dans ma cervelle ; mais c'est stupéfiant d'avoir peur ainsi de rien et de ne pas pouvoir se rappeler. Seulement tu peux y compter que je fais mon possible pour redevenir actif et peut-être utile dans ce sens au moins que je veux faire de meilleurs tableaux qu'auparavant. » Bref, Vincent a *subi* un terrible choc dont sa raison tend à occulter les circonstances, mais il se soigne à sa façon... C'est-à-dire en chassant la vision du mal par une aspiration esthétique au bien.

Mais parallèlement, c'est la santé de Théo qui se détériore. De fait, pris par son ménage, il écrit de manière plus parcimonieuse. De plus, il reste profondément et durablement marqué par le choc généré par l'intensité plastique du dernier envoi de son frère. Ses commentaires sont éloquents : « Il y a dans (tous tes tableaux) une puissance de couleurs que tu n'avais pas encore atteinte, ce qui constitue déjà une qualité rare (...). Mais comme ta tête doit avoir travaillé et comme tu t'es risqué jusqu'à l'extrême point où le vertige est inévitable. » Constat en lui-même implacable qui incite Théo à conseiller la prudence à son frère. « Avant ta guérison complète, il ne faut pas te risquer dans ces régions mystérieuses qu'il paraît que l'on peut effleurer, mais non pénétrer impunément. (...) Car si tu ne fais qu'un simple récit de ce que tu vois, il y a des qualités suffisantes pour que tes toiles restent. » Programme que, peu ou prou, Vincent tentera d'appliquer à la lettre, mis à part ses deux ou trois crises profondes sous le soleil de Saint-Rémy. Gauguin est bien reparti à Pont-Aven début juin, et tous les visiteurs qui passent chez Théo,

## Un essai romancé

certes, gens de culture et avertis, qualifient d'admirables les toiles d'un certain Van Gogh.

Sans surprise, Vincent vante la vie de sobriété qu'il mène à l'asile. Il se dit satisfait de ne pas avoir été exposé avec Gauguin dans un café. Bien évidemment, l'Exposition universelle n'était pas faite pour cette nouvelle génération de peintres, même s'ils sont hommes à monter au créneau. Mais il sait que leurs créations personnelles, à Gauguin, Bernard et lui, restent dans l'esprit parallèles ; car leur volonté de pureté étant intacte, leur production étant de nature consolante. Il réclame et reçoit régulièrement de la lecture (Shakespeare, Voltaire – chacun d'eux dans sa langue d'origine -), car elle le tranquillise, et demande sans cesse des nouvelles de la santé de Théo. Nous y reviendrons sous peu.

De fait, pour Vincent, les journées deviennent longues et l'on y perçoit l'ennui, car sa correspondance perd un peu de relief. Fort heureusement, pas sa peinture : en témoignent ses cyprès vigoureux. Il pense que l'ancien couvent qui leur sert d'asile ferait un lieu d'exposition magnifique ; mais trop isolé, le public manquerait à l'appel. Son jeune frère Cor est en partance pour l'Afrique du sud où il sera tué en 1900 dans la guerre des Boers. Il échange à ce sujet avec sa mère, et l'on sent que le mariage de Théo aura été comme un ciment familial ; malheureusement, de bien courte durée, puisqu'en moins de deux ans, encore jeune veuve, leur mère va perdre deux fils et voir définitivement s'éloigner le troisième. Si les lettres de Vincent deviennent plus banales, ses lectures lui rappellent des pensées ; mais il ne se sent plus légitime pour les mener à bien. Au moins, on peut y lire

## Un essai romancé

ses impressions sur l'utilité de supporter la douleur, par exemple : « Apprendre à souffrir sans se plaindre, apprendre à considérer la douleur sans répugnance, c'est justement un peu là qu'on risque le vertige, et cependant se pourrait-il, cependant entrevoit-on même une vague probabilité que dans l'autre côté de la vie nous nous apercevrons des bonnes raisons d'être de la douleur, qui vue d'ici occupe parfois tellement tout l'horizon qu'elle prend des proportions de déluge désespérantes. De cela, nous en savons fort peu, des proportions ; et mieux vaut regarder un champ de blé, même à l'état de tableau »

Parmi ses symptômes du moment, Théo tousse beaucoup. Dans un échange de Vincent avec sa mère, très appliqué, très construit, on apprend qu'en effet la santé de Théo est déficiente depuis longtemps. Et que ce qui contribue à lui miner la santé réside en un souci continu avec ses affaires, confirmant que malgré une certaine réussite (ou à cause d'elle ?) un malaise persiste autour de ses activités. D'où il ressortirait que, très vraisemblablement, son mariage éclair avec Johanna Bonger (demande finalement acceptée en décembre 1888, fiançailles fin janvier, mariage le 17 avril à Amsterdam, enfant conçu en juin) comporte une part de raison, car Théo ne lui a rien caché de ses problèmes de santé. Si la peinture semble bien être le lien qui unit ces deux êtres en cheville avec des milieux marchands, l'entente du couple fut réelle et profonde. D'ailleurs, Johanna écrira dans son journal, sans grandiloquence aucune : « Je préfère avoir vécu 18 mois de bonheur intense qu'une vie entière d'un bonheur quelconque. » Avant d'expliquer posément chacune des phases de ses déconvenues à venir. Car son opiniâtreté à poursuivre l'entreprise de son mari Théo pour la valorisation de l'œuvre de Vincent

## Un essai romancé

restera remarquable, perdue seule au sein d'un monde éminemment machiste.

Mais n'anticipons pas. Nous sommes le 5 juillet 1889 (soit douze mois avant l'échéance), et Jo annonce à son beau-frère Vincent qu'elle est enceinte et que le couple espère que ce sera un garçon, qu'ils nommeront alors Vincent. Mais elle ajoute : « Quand je pense que ni Théo ni moi ne sommes en très bonne santé (ceci tendrait-il à prouver que Johanna fut bien « la malade » anonyme de Théo ?), j'ai grand-peur que nous ne ferons un enfant faible. » Femme déterminée, elle n'hésite pourtant pas une seule seconde : Vincent (le peintre) en sera le parrain, souhaitant expressément qu'il soit en mesure de faire un jour le portrait potelé de son futur filleul.

Réponse immédiate de Vincent : joie, amour, désir, pitié. Car tellement heureux d'apprendre la nouvelle ! Que les futurs parents aient patience, confiance et assurance, malgré la santé inégale. Il enverra des toiles pour qu'ils se sentent comme à la campagne. Devant rester au moins un an à Saint-Rémy (délai de rigueur pour constater une guérison complète), le directeur lui propose de rapatrier depuis Arles ses meubles et effets, pour éviter le doublement des frais. Mais il remarque qu'une vie mieux réglée ne lui apporte pas plus de créativité en nombre ou en qualité. S'il buvait, c'est qu'il ne savait plus faire autrement. Mais il sent que cela exaltait son sens de la couleur. Il exprime quelques réticences sur le prénom choisi, ainsi qu'à en être le parrain ; du moins, il préférerait ne pas avoir à se prononcer tant qu'il sera à l'asile.

Ses sujets de prédilection sont, comme à Arles, la nature qui l'entoure. Car il est retourné à Arles avec beaucoup d'émotion et a

## Un essai romancé

été touché d'y revoir les personnes qui ont été bonnes pour lui dans les moments difficiles. Malheureusement, il n'a pu voir ni le pasteur Salles ni le docteur Rey. Pour tous, désormais, telle une prière qu'il se ferait à lui-même, il dit espérer la sérénité intérieure. Vincent déplore qu'avec le temps les œuvres des artistes se dispersent, occultant pour le plus grand nombre leur lisibilité d'ensemble. Pour sa part, Théo reste enthousiaste et montre les toiles de Vincent à de très nombreux connaisseurs. De ce cercle, la sœur du peintre Bosch, Anna de son prénom et peintre elle-même, achètera *La vigne rouge* - seule toile répertoriée vendue officiellement de son vivant - lors d'une exposition du groupe des Vingt à Bruxelles ; et le père Tanguy, qui loue une réserve à Théo, peut profiter à loisir du renouvellement de la devanture de son magasin.

Un nouvel envoi de toiles suscite la réaction enthousiaste de Théo : « J'ai reçu en parfait état ton dernier envoi que je trouve extrêmement bon. (...) je trouve dans la plupart de ces toiles plus de clarté d'expression et un si bel ensemble. (...) Si tu vivais dans un entourage entièrement à ton goût et que tu étais entouré de gens que tu aimais et qui te rendraient ton amitié, je serais très content car tu ne peux pas mieux travailler que tu le fais. » Le drame étant que ces paroles venant du fond du cœur ne sont aucunement de circonstance ! Drame, parce que son voyage à Arles, certainement additionné des émotions dues aux effets d'annonce, ont déclenché une crise violente, suivie d'un mutisme complet durant quinze jours. D'autant que Gauguin vient de lui écrire une lettre qu'il juge vague, mais qui contient leur catalogue d'exposition collective.

Vincent écrit a posteriori avoir été *absolument égaré*. Un détail pourtant : il ajoute que la « crise » est survenue alors qu'il peignait

## Un essai romancé

seul en campagne (on est au 15 août, soit au plus fort de l'été) ; mais aussi avoir eu durant plusieurs jours la gorge enflée : c'est-à-dire enflammée par une piqûre ou l'absorption d'un liquide ? au point de ne plus pouvoir manger... ceci, trois mois et demi seulement après son arrivée à Saint-Rémy. Car Vincent indique ouvertement avoir peur des autres malades dans lesquels, peut-être, il peut désormais se projeter. C'est sûr, son état d'esprit est en train d'évoluer. S'il est clair que son cas n'est pas des plus enviables, son style et ses idées, cependant, au sortir de la « crise », paraissent toujours absolument intacts, argumentant longuement de la valeur relative de tels et tels artistes. Encore une fois, je ne puis me prononcer avec certitude, mais ce qu'aura vécu cet homme, démultiplié par son hypersensibilité féconde, aura ressemblé à un véritable calvaire.

(fin du neuvième fichier, état au 27/02/2024)